

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Bible et vie quotidienne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 258-272

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Bible et vie quotidienne

Quelle place peut ou doit occuper la Bible dans notre vie quotidienne ? Comment la lire pour qu'elle oriente notre vie et notre comportement ? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions apporter quelques éléments de réponse¹.

I. L'homme ne vit pas sans parole

Pour préciser le sens et la portée de ces questions, nous nous servirons de deux citations convergentes. La première, nous l'empruntons à une philosophe contemporaine, Jeanne Hersch : « Vivre dans l'immensité de l'amorphe est insupportable, car tout s'y dissout faute de sens. » Et donc sans point de repère ni moyen de nous situer. Or, il se trouve que Blaise Pascal — c'est à lui que nous empruntons notre seconde citation — avait déjà évoqué de manière saisissante une telle situation de désarroi : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques

¹ Nous publions ici le texte remanié d'une conférence donnée à Lausanne, le 15 novembre 1986, lors de l'assemblée générale de l'ABC, Association biblique catholique de Suisse romande.

objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache et considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi »².

Il est évident que c'est une sorte de frisson que veut nous communiquer Pascal. Il cherche à nous faire ressentir l'effroi de l'homme qui se verrait privé à la fois des « objets plaisants » qui peuplent son « divertissement » et de la Révélation de Dieu qui l'arrache au désespoir.

Ce que Pascal évoque en ce raccourci imagé, se vérifie chaque jour, et dans les domaines les plus variés. Prenons quelques exemples. Le malaise d'un malade est souvent moins grand, quand le diagnostic médical a nommé la maladie qui l'atteint, même s'il s'agit d'une maladie grave. Une faille de notre hérédité, une lacune de notre formation ou telle faute commise dans notre passé pèsent moins lourd et ne paralysent plus notre comportement, une fois que nous avons pu nous les formuler à nous-mêmes ou les exprimer devant un ami ou partenaire de dialogue. Prenons un autre exemple. Si nous sommes livrés à l'angoisse (sans raison bien précise) ou à la fascination (amoureuse, par exemple), le dialogue fraternel et la lumière de la parole partagée neutralisent souvent les maléfices de l'imagination et de l'amorphe auxquels nous étions livrés et sur lesquels nous n'avions aucune prise. De nombreux démons sont muets !

Il serait facile de trouver d'autres exemples. Ceux que j'ai cités suffisent à nous faire comprendre que le **mutisme** empêche plus d'une personne d'exister en vérité. L'homme est un être de dialogue. Entouré d'un silence absolu ou d'un néant relationnel, l'être humain est plongé dans un doute insurmontable et insupportable. Quelle valeur puis-je me reconnaître si personne ne **me** parle, si personne n'a besoin de ma relation ? « Nous sommes nos liens », affirmait un criminologue. L'absence de lien et de dialogue nous rend étrangers, et d'abord à nous-mêmes.

C'est pourquoi, on peut l'affirmer: l'homme est **un perpétuel pèlerin du sens**. Quand il a l'impression de l'avoir perdu, de vivre dans l'amorphe et le non-exprimé, il souffre d'une vraie « névrose du sens » (selon l'expression d'un célèbre médecin autrichien, Frankl). Aussi, dès qu'il occupe un espace nouveau, a-t-il hâte d'humaniser son univers, d'établir des liens avec les

² Blaise Pascal, *Pensées*, Lafuma 198. B. 693.

choses et les êtres. Combien le constatent douloureusement : certaines chambres d'hôtel ne favorisent ni la sérénité, ni la relation humaine. Une pièce dont les quatre murs sont nus est sentie comme inhabitable. Nous commencerons donc par affirmer : **si exister, c'est parler, exister en vérité, c'est communiquer, c'est communier.**

II. Parler, oui, mais comment ?

Notre parole est appelée à formuler le sens que nous donnons à notre vie. Elle doit nous permettre de nous situer dans le monde et dans l'histoire. Seulement, dès qu'on y réfléchit, une constatation s'impose à nous : il ne saurait y avoir de parole humaine sans antécédent. **Parler, c'est toujours répondre.** C'est entrer dans un dialogue commencé avant nous et sans nous. C'est inscrire notre propre parole dans une tradition verbale et culturelle.

Du reste, les études actuelles sur le langage humain mettent pleinement en lumière cette situation : la « langue » qui nous est transmise par nos parents se présente avec ses possibilités et ses contraintes. Notre propre parole qui va l'utiliser se forme toujours en situation de liberté orientée et surveillée. **Orientée**, car quand nous avons appris à parler, nous sommes par là même entrés dans le système de valeurs de notre famille, nous avons automatiquement communiqué à son regard sur le monde. La vérité de nos parents fut d'abord notre vérité. Leur « parole » était antérieure à la nôtre. Notre propre « parole » libre pouvait ratifier ou combattre la leur ; elle ne pouvait pas l'ignorer. Notre parole est aussi « **surveillée** », ne serait-ce que par la grammaire, certains usages et les lois générales de la communication.

Mais voici la difficulté. Si parler, c'est répondre et poursuivre un « discours » commencé avant nous, à quels dialogues allons-nous participer ? quelles affirmations allons-nous prolonger ? Ne touchons-nous pas ici à la perplexité d'un grand nombre de jeunes : plongés au milieu d'une Babel de langues, agressés par toutes sortes de discours contradictoires, soumis aux propagandes les mieux orchestrées, comment vont-ils apprendre à parler de manière libre, afin de situer leur vie dans l'axe de la vérité ?

Nous rejoignons ainsi le début de notre réflexion : la Bible peut-elle être notre pédagogue et celui de la génération montante ? peut-elle nous enfanter à la cohérence et à la vérité ? donner un sens dynamique à nos vies ? est-elle capable de nous conduire aux actes de discernement nécessaires, à la formulation apaisante de notre propre parole ? Répond-elle aux interrogations de Pascal ?

III. Une question préalable : qu'est-ce que la Bible ?

Il y a de multiples façons de concevoir la Bible. On peut la considérer comme une bibliothèque qui s'est progressivement enrichie. Elle est aussi un livre d'histoire : celle du peuple de l'alliance et celle de l'humanité. Elle nous livre des papiers de famille : parfois précieux et honorables, parfois gênants et même honteux. Elle se présente un peu comme le scénario d'un film qui s'intitulerait : « **Royaume** ».

Dans la perspective de la foi chrétienne, nous lirions volontiers en elle **les retombées littéraires d'un affrontement amoureux entre Dieu et l'homme**. Des retombées lentement fixées par le partenaire humain de ce long dialogue de péché et d'amour, un partenaire libre mais pourtant soutenu par l'Esprit Saint. Ces affirmations chrétiennes entraînent des conséquences importantes pour notre lecture de la Bible :

— Nous devons toujours reconnaître la primauté de Dieu. C'est le Dieu vivant qui a pris l'initiative de ce dialogue d'amour avec l'humanité. C'est donc sa présence active qu'il s'agira de déceler au plus secret de l'histoire des hommes. Notre lecture de la Bible est constamment appelée à se muer en **rencontre** avec le Dieu Saint.

— Nous avons parlé d'assistance de l'Esprit. Concrètement cela implique que nous avons l'assurance que, dans l'Écriture, le point de vue de Dieu et son regard sur les événements racontés nous sont toujours transmis. Le Concile Vatican II nous l'a enseigné fermement. Voici un paragraphe important de *Dei Verbum* (n° 11) : « Donc, puisque tout ce que les auteurs inspirés, ou hagiographes, affirment doit être tenu comme affirmé par l'Esprit Saint, il s'ensuit qu'il faut confesser que les Livres de l'Écriture enseignent

fermement, fidèlement et sans erreur, **la vérité que Dieu en vue de notre salut a voulu consigner dans les saintes Lettres.** » En cela réside **la vérité de la Bible.**

— Notons enfin qu'il faut prendre au sérieux le rôle libre de tous les écrivains connus ou anonymes qui ont rédigé les livres de la Bible. Le Dieu qui se révèle respecte toujours l'écrivain par lequel il se révèle. En raison de la faiblesse humaine, le dessein de Dieu ne pouvait pas être totalement compris et exprimé dès le début. Autre est la situation du prophète Elie, autre celle de saint Paul, écrivant après la résurrection du Christ. Autres aussi leur formation et leurs possibilités d'expression.

Malgré ce cheminement lent et complexe, le croyant sait qu'un fil rouge traverse toute la Bible : celui de la **Révélation**. Il sait aussi que, puisque celui qui tient la plume est l'homme avec ses défauts, ses faiblesses et ses limites, il n'est pas toujours facile d'isoler ce fil rouge des autres fils, humains, trop humains. Le témoignage de l'Amour créateur et rédempteur doit se frayer un chemin au milieu d'un peuple violent, nationaliste, calculateur et égoïste. Un peuple à la nuque raide et prompt à la révolte. C'est cela qui explique, surtout dans l'Ancien Testament, la présence simultanée d'un enseignement lumineux, sur Dieu et son dessein d'une part (la protection des pauvres de son peuple, lors du passage de la mer Rouge, par exemple), et, d'autre part, des affirmations violentes qui ne tiennent nul compte des droits élémentaires de la personne humaine (ceux des prêtres de Baal joyeusement massacrés par le prophète Elie, par exemple).

Pour la foi chrétienne, le pas décisif de cette Révélation a été franchi en Jésus Christ. Elle a proclamé dès le début qu'en Lui le **oui** du Père avait été prononcé, que les promesses tant de fois répétées avaient trouvé en lui un accomplissement inespéré, que le mystère pascal constituait le sommet des interventions libératrices de Dieu et que désormais le Messie crucifié offrait à tout homme le foyer de lumière et de sens, l'icône irrécusable de l'amour et du pardon : **la Révélation même.** « En ces temps, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, Dieu nous a parlé en un Fils » (He 1, 2).

Les conséquences de cet accomplissement et de ce passage à une Parole personnelle sont incalculables. On peut parler d'un vrai renversement. Comme le note fort bien le P. Dreyfus : « A partir du moment où la Parole de Dieu, le Verbe éternel s'est incarné en Jésus de Nazareth, toutes les autres

formes de la Parole de Dieu ne peuvent être que partielles, secondaires, et entièrement relatives à cette parole unique et parfaite »³.

On ne dépasse pas la Croix glorieuse comme foyer de sens et **événement fondateur**. Cela n'empêche pourtant nullement de reconnaître que les retombées littéraires de cet événement (c'est-à-dire concrètement le Nouveau Testament) ne sont pas toujours géniales. Ce sont des écrits de circonstance marqués par les limites humaines et les lois d'incarnation et de développement des communautés naissantes.

Mais alors dira-t-on : où se fait entendre la Parole de Dieu ? Ici encore une affirmation du P. Dreyfus nous paraît éclairante :

« La parole de Dieu est premièrement et principalement le **Christ, Parole de Dieu**, vivant dans son **Eglise**, et secondairement la parole écrite, fût-elle inspirée. Cette parole écrite est nécessairement conditionnée par les capacités de compréhension de leurs auteurs et, paradoxalement, à cause de la nouveauté extraordinaire de l'événement Jésus, plus ces auteurs sont proches de Jésus dans le temps et l'espace, plus leur compréhension est limitée, et plus l'enseignement de Jésus doit tenir compte de cette limitation provenant du fait que le vin nouveau est reçu dans de vieilles outres »⁴.

C'est pourquoi nous avons pu parler d'affrontement entre Dieu et l'homme, la Révélation de Dieu étant continuellement contrecarrée par l'ambiance de péché et d'incrédulité du peuple. A ce sujet les Pères de l'Eglise ont parlé de la patience et de la condescendance de Dieu. Le P. Dreyfus le constate clairement :

« Dieu s'est révélé dans la vie et l'histoire de son peuple par des inspirés qui avaient pour mission d'en manifester le sens selon le dessein de Dieu, dessein dont le terme est la plénitude eschatologique du Royaume, et dont le centre est le mystère du Christ. Cette manifestation de sens était limitée, voire contrecarrée, par la mentalité ambiante solidaire des courants culturels qui possédaient leur propre dynamisme, souvent étranger, parfois opposé au dynamisme propre du dessein de Dieu. Et chaque étape constitue une symbiose de ces deux éléments »⁵.

³ Le P. F. Dreyfus a consacré plusieurs articles aux problèmes qui nous occupent : F. Dreyfus, Exégèse en Sorbonne, exégèse en Eglise, RB 82 (1975), 321-359 ; L'actualisation à l'intérieur de la Bible, RB 83 (1976), 161-202 ; L'actualisation de l'Ecriture, RB 86 (1979), 5-58 ; 161-193 ; 321-384. Notre citation se trouve à la p. 20.

⁴ Article cité, 1979, p. 343.

⁵ Article cité, 1979, p. 344.

Nous pouvons ainsi dire que la Bible nous apporte l'histoire des initiatives de Dieu mais aussi celle des réponses plus ou moins satisfaisantes que l'homme a rendues à son Dieu. Les unes et les autres interprétées sous la lumière de l'Esprit Saint. Et ainsi nous pouvons la considérer comme l'amorce exemplaire d'un dialogue qui est appelé à se poursuivre en nous, puisque toute exégèse (et toute lecture est une exégèse) est une réponse⁶.

IV. La parole de la Bible et ma parole

Je voudrais maintenant revenir à la question soulevée plus haut : dans le dédale des propagandes auxquelles nous sommes soumis, la Bible peut-elle nous apporter la Parole libératrice, antérieure à la nôtre et capable de nous introduire dans la lumière à laquelle nous aspirons ? Peut-elle féconder notre parole et nous permettre d'entrer en dialogue créateur avec notre Dieu ? Notre réponse sera franchement affirmative, si toutefois notre lecture évite quelques pièges que nous voulons d'abord évoquer.

1. Quelques pièges à éviter

1.1. Le lecteur croyant de la Bible peut facilement céder à la fascination de l'**immédiateté**. Si nous admettons que la Bible est essentiellement composée de récits et de discours, le piège que nous dénonçons consiste à lire tout récit comme s'il racontait, sans distance, ma propre histoire, à entendre tout discours comme s'il était prononcé directement à mon adresse et applicable sans retard à ma propre situation. Une telle lecture ne laisse malheureusement aucune place au dialogue et au discernement. Elle compromet la liberté de ma réponse. La parole biblique prend l'allure d'un oracle magique devant lequel toute réflexion personnelle doit s'effacer.

P. Valadier a mesuré l'enjeu d'une telle approche de l'écriture :

« Sans aucun doute, la lecture chrétienne du Livre nous met d'abord en face d'une **extériorité** par rapport à notre présent, et la gêne que l'on peut avoir à

⁶ Cf. L'article de Michel Costantini, Horizon 2001. Pour une exégèse du 4^e type, *Communio* 11 (1986), 45-70.

ne pas trouver dans ces écrits des réponses immédiates et pratiques à nos débats doit être soutenue et reconnue. Sans elle, justement, les Ecritures deviennent trop vite entre nos mains, un instrument, un outil de plus pour servir à la construction de notre histoire. Utilisées comme autant de balles dans nos combats, elles deviennent captives de nos intérêts au lieu de nous en libérer.

» Tout à l'inverse, confesser l'extériorité de ces récits, leur âpreté, la difficulté de leur lecture intéressée, la multiplicité hétéroclite de leur contenu, porter longuement et de manière permanente une telle étrangeté, c'est ouvrir à ces écrits un espace où ils pourront se dire et déployer leur vertu révélatrice »⁷.

Il n'est pas rare de tomber dans ce piège. Nous pensons que certains échanges ou « partages d'évangile » n'évitent pas ce danger. Dans la lecture des guérisons de Jésus qu'on aspire à voir se prolonger sans nuance ni retard jusqu'à nous, par exemple. Ou dans le rapprochement immédiat entre tel geste de Jésus — la purification du temple, par exemple — et la situation d'une paroisse ou communauté. Force est de constater que de telles lectures deviennent rapidement autoritaires, oppressives ou moralisantes à l'excès. Un partage d'évangile ne doit pas devenir le lieu d'une confession publique ni l'occasion camouflée d'une correction fraternelle.

Qu'on nous comprenne bien. Nous ne prétendons pas que la Bible doive prendre de longs détours pour nous parler. Nos réserves ne visent nullement les flèches que l'Ecriture peut nous décocher subitement et en plein cœur, exigeant sans retard que coule notre sang... que se balbutie notre consentement... (un Augustin et tant de saints pourraient en rendre témoignage). Elles veulent simplement souligner la distance qui nous sépare de ces textes et surtout faire appel, quand nous les lisons, à l'exercice de notre réflexion libre.

1.2. Je voudrais attirer l'attention sur un autre danger: celui **d'annexer la Bible**, de ne chercher en elle qu'approbation et complicité. Dans l'ouvrage cité (note 7), François Brossier analyse le processus catéchétique qui consiste à « **passer à...** » l'Ecriture. Décrivons-le rapidement. On part d'une expérience humaine (celle de l'adulte ou de l'enfant) qu'on analyse de la façon la plus « naturelle » possible. Dans un deuxième temps on passe à

⁷ P. Valadier, *Libération et Evangile*, Les Etudes 348 (1973), p. 450. Cité dans un ouvrage que nous utiliserons à plus d'une reprise : François Brossier, *Dire la Bible*, Le Centurion, Paris, 1986. La citation est à la p. 137.

Jésus, à l'évangile qui nous révèle le sens de cette expérience ou fait de vie, pour, dans un troisième temps, revenir à cette expérience avec un regard renouvelé par la foi.

Tout n'est pas négatif dans une telle façon de faire. Pourtant le danger est grand de mutiler à la fois la situation de vie qui est évoquée et l'Écriture qui doit l'éclairer. En effet, parfois le fait de vie n'est imaginé ou cité que pour justifier l'appel à l'Écriture et le message « tout fait » qu'on veut communiquer. Sa présentation demeure alors très superficielle et artificielle. Parfois, au contraire, tout le poids de la démarche repose sur l'analyse et la présentation du fait de vie dans la description duquel on se complaît. La Bible — et un nombre de passages fort restreint de celle-ci — n'est invoquée que comme confirmation de ce qu'on a découvert intégralement sans elle. Elle devient alors un **miroir** dans lequel se reflète nos expériences. Elle ne dérange plus et ne peut susciter aucune conversion.

F. Brossier attire aussi notre attention sur d'autres dangers que comporte une telle démarche. Celui de « lier la lecture de l'Écriture à l'expérience limitée d'un groupe humain, tant pour le choix des textes que pour l'orientation de la lecture ». Celui, plus grave, de donner à croire que **tout est déjà contenu dans l'expérience humaine**, qu'il suffit de lire ou de réfléchir convenablement pour accéder à la vérité tout entière⁸. Il y a alors, remarque F. Brossier, confusion entre « attitude sapientielle et attitude prophétique ». Expliquons cela. La tradition sapientielle veut transmettre ce que l'observation, la réflexion humaine et l'intelligence pratique ont découvert. Il n'est pas étonnant que maintes sentences ou paroles de sagesse contenues dans le livre des Proverbes se retrouvent littéralement dans des textes égyptiens ou babyloniens. Dans ce cas, la Bible les a simplement faites siennes. La tradition prophétique, elle, est différente. « Il s'agit de l'annonce, de la transmission et de la réception d'une révélation qui ne sort jamais d'une simple réflexion à partir de l'expérience humaine »⁹. Le prophète s'occupe essentiellement de **l'histoire**, des événements qui ne sauraient être déduits de la réflexion. Ainsi, cette démarche du « **passer à...** » pourrait s'appliquer à la lecture et à l'utilisation de certaines pages des écrits de sagesse (livre des Proverbes, du Qohélet, du Siracide ou de la Sagesse). Appliquée à la lettre,

⁸ Bien des notes catéchétiques sur la vie des Patriarches, par exemple, donne cette impression : ils ont réfléchi comme nous sommes appelés à le faire...

⁹ On pourra lire sur ce paragraphe, le développement de F. Brossier, *o. c.*, pp. 47 et ss : Les modes d'actualisation.

elle est dangereuse comme méthode d'approche de ce que la Bible contient de prophétique (et c'est l'essentiel) : le récit des interventions inouïes de Dieu culminant dans le mystère pascal (ce qu'on a parfois nommé le kérygme). On n'invente pas la Croix et les gestes de Jésus. On les contemple et les imite maladroitement.

1.3. Il faut encore signaler un troisième danger particulièrement menaçant aujourd'hui : **la tentation gnostique ou idéologique**. Certes, nous le savons : nous abordons toujours la lecture de la Bible avec une précompréhension et les limites de nos bases culturelles. Le danger est pourtant immense de ramener la parole biblique dans l'étau mutilant de notre rationalisme ou de notre horizontalisme. De la mettre au service de telle philosophie religieuse ou de telle idéologie politique. La liste des exemples significatifs serait, hélas ! bien longue. Pensons simplement à certaines présentations gnostiques de la Croix, ramenée à un simple apport de révélation et de connaissance ; à certaines lectures politiques du procès de Jésus et de sa mort qui ne retiennent que les dimensions de contestation de son engagement au service des pauvres et son heurt avec un pouvoir religieux sclérosé, évacuant toute la dimension sacrificielle de sa mort pour la rémission des péchés ; pensons à certaines tendances (pas toutes, heureusement) des théologies de la libération qui privilégient la lutte des classes, attribuent un rôle messianique à une catégorie de pauvres et se contentent d'une lecture fondamentaliste et immédiate (cf. le premier danger que nous avons signalé) de quelques textes constamment évoqués (ceux de l'Exode sur la libération d'Egypte ; d'Amos sur les abus des riches, etc.).

2. Une orientation de lecture

La question rebondit : que proposer pour que la Bible féconde notre pratique quotidienne et notre propre parole ? Nous voudrions parler de **pratique de lecture comparative** établissant des corrélations entre le passé des récits et discours bibliques et notre présent. Ce qui implique, croyons-nous, le respect de trois réalités profondes : celle du Corps du Christ, celle de l'Écriture et celle enfin de chacune de nos vocations libres.

2.1. Et tout d'abord **le respect du Corps du Christ**. Nous l'avons vu : le Christ est la Parole, la Révélation même. Cette Révélation demeure vivante.

Elle se fait entendre dans l'Eglise qui est le Corps du Christ. Elle peut être méditée de manière privilégiée dans la liturgie. Nous devons donc en être persuadés : **le lieu spirituel, théologique et vital de notre lecture est l'Eglise.** Hors d'elle, de sa foi vivante, soutenue par le magistère et l'Esprit, il ne saurait y avoir écoute et accueil intégral de la Parole.

Quand je dis l'Eglise, j'entends tout le Corps du Christ animé par l'Esprit. Jean Paul II, bien sûr, serviteur de l'unité et de la vérité, mais aussi, selon leurs charismes et leurs vocations, telle maman aimante et sainte, tel enfant malade, tel Père de l'Eglise ou collègue de travail. C'est en communion avec eux que nous pouvons lire l'Ecriture en vérité. C'est en me laissant habiter par leurs exemples, leurs questions, leurs souffrances et leurs joies que je puis deviner la richesse des récits bibliques, accueillir de façon constamment renouvelée le salut en Jésus Christ.

Et, quand il s'agit du magistère, nous ne croyons pas que sa mission consiste à nous donner l'interprétation de tel ou tel verset. Il l'a fait (très rarement), parce que des dimensions vitales de la foi étaient menacées (doctrine du péché originel ; réalisme eucharistique...). L'important est de lire l'Ecriture en communion avec le magistère, selon l'« analogie de la foi »¹⁰, en harmonie avec une tradition vivante qui conteste souvent les idées reçues à un moment de l'histoire, mais qui permet aussi de dépasser les limites sociologiques ou humaines des livres bibliques eux-mêmes. Ici encore le P. Dreyfus a bien noté l'interaction entre l'Ecriture et notre époque :

« Si la Tradition, dans ce qu'elle a d'authentique et de permanent, doit contester la mentalité d'une époque, cette dernière peut et doit contester les aspects de la tradition qui seraient solidaires de cultures périmées, et opérer ainsi une sorte de purification »¹¹.

Mais reconnaissons-le : notre tâche pour nous enraciner dans une connaissance aimante, profonde et libre de l'Eglise est immense. Elle passe par une meilleure approche de son histoire, par la fréquentation des grands témoins, les Pères et les Saints, par l'étude et la méditation des enseignements de l'Eglise, particulièrement riches aujourd'hui, par une intense vie liturgique...

¹⁰ La formule est théologique. Elle vient de Rm 12, 6. Mentionnée par *Dei Verbum*, n. 12. L'enseignement révélé forme un tout : chaque partie en appelle à toutes les autres et est appelée par toutes les autres. Cf. une certaine vision claudélienne de la création.

¹¹ F. Dreyfus, *o.c.*, 1979, p. 350.

2.2. La deuxième réalité à respecter est **l'Écriture** elle-même. Abordée avec l'amour du Christ et de son Corps, elle nous livre une nourriture inépuisable. Mais le Concile nous le rappelle : « Il faut lire et interpréter l'Écriture sainte dans le même Esprit où elle fut écrite »¹².

Pour le faire, il est excellent de nous mettre à l'école des Pères de l'Église et de reconnaître dans l'Écriture **les deux dimensions** qu'Origène mentionnait déjà : « Les Écritures ont été écrites sous l'action de l'Esprit de Dieu ; et elles ont, outre **leur sens manifeste**, un certain **autre sens** qui échappe à la plupart. Car ce qui s'y trouve décrit est, en même temps, la figure de certains mystères et l'image des réalités divines »¹³. Précisons cela :

a) Les textes de la Bible ont **un sens manifeste**. Une face historique : la lettre de la narration. Scrutée seule, cette face nourrirait une curiosité un peu stérile. De nombreux ouvrages d'érudition et d'exégèse nous le prouvent, hélas ! de manière éloquente. Mais négligée, et nous voilà exposés, « à construire en l'air », selon l'expression de saint Augustin. C'est pourquoi nous nous permettons de le répéter au lecteur individuel comme aux groupes de lecture biblique : **ne croyez pas perdre votre temps** quand vous abordez la lettre d'un texte dans le détail (style, vocabulaire, répétitions de mots ou de formules, aspérités, renseignements visuels, gestes et attitudes des personnages, etc.). Il faut du temps pour apprivoiser un texte et vous laisser apprivoiser par lui. Vous établissez ainsi le support parabolique de toute découverte, vous établissez, si je puis me permettre cette comparaison, la base logistique de tous vos pèlerinages vers le sens profond et le mystère. Il n'y a rien de tel que d'appliquer tous nos **sens** à la lettre d'un texte, pour nous garantir contre l'idéologie et le moralisme et faire nos classes d'incarnation.

b) Les textes de la Bible ont **une face profonde**. Cet « autre sens » dont parle Origène ne leur est pas surajouté par des personnes « pieuses » et comme de l'extérieur. Le P. de Lubac le dit excellemment : « Le mystère n'est pas seulement annoncé, préfiguré ou garanti par les faits : ce sont les faits eux-mêmes qui ont un dedans, qui sont déjà, quoique de façon diverse, gros du mystère »¹⁴.

¹² *Dei Verbum*, n. 12.

¹³ Origène, *De principiis*, I, Praef. 8.

¹⁴ H. de Lubac, *Sur un vieux distique : la doctrine du « quadruple sens »*, Mél. F. Cavallera, Toulouse, 1948, pp. 347-366.

Durant des siècles, on s'est ingénié à tracer une voie vers ce sens profond et vital de l'Écriture. On a trouvé en lui maintes subdivisions (de deux à onze sens de l'Écriture). Au-delà de subtilités qui nous font sourire, l'essentiel demeure : les croyants les plus perspicaces ont compris que la Réalité visée et enseignée par toute l'Écriture se donnait à nous dans trois directions :

— ils ont compris que chaque page de l'Écriture évoque, à sa manière, avec les ressources variées du récit historique, de la fiction poétique, du symbole ou de la typologie **l'histoire du Royaume, la vie de l'Alliance, la rencontre entre Dieu et l'homme**. Une histoire qui culmine dans le mystère pascal et le don de l'Esprit au jour de Pentecôte. Pour désigner cette évocation de l'histoire sainte les Pères parlaient **d'allégorie**. Le mot importe peu. Il peut être mal compris. De soi, il signifie « dire autre chose ». La lettre d'un récit dit une chose, sensible et naturelle ; l'allégorie en dit une autre, mystérieuse et profonde. Aujourd'hui, nous utiliserions un autre vocabulaire. Néanmoins, ce que le terme d'« allégorie » désignait pour l'époque patristique doit être retrouvé, afin que notre lecture ne se perde pas dans le détail et nous initie au sens profond de l'histoire humaine et à celui de nos vies. Chaque destinée individuelle peut, intégrée dans l'histoire du Royaume, être lue comme **histoire sainte**.

— à la suite d'une longue tradition juive, les premiers siècles chrétiens avaient compris que l'entrée par la foi dans le sens profond de l'histoire, que la proclamation de l'accomplissement des promesses en Jésus Christ ne pouvait pas conduire à une simple jouissance intellectuelle, fût-elle celle du mystère de l'Histoire. La Parole reçue et la cohérence acquise exigent un « **agir** » correspondant, une réponse concrète, une prise de parole existentielle, la Parole de révélation fécondant notre parole. Les Pères parlent alors du **sens moral** qui n'est rien d'autre que « le mystère du Christ et de l'Église, en tant qu'il se reproduit réellement dans l'âme et la vie du fidèle »¹⁵. La lecture doit toujours nous conduire à ce sens moral, qui est, le note encore le P. de Lubac, « le dogme vécu », la vie du Christ en nous. Du reste, c'est toute la théologie de saint Paul qu'il faudrait évoquer ici. En définitive, la voie qui nous est proposée dans l'épaisseur de la lettre, c'est de devenir pour le Christ « une humanité de surcroît ».

— cette marche de l'Histoire en Jésus Christ (mise en lumière par l'allégorie) et son prolongement dans la vie de chaque chrétien (par la dimension

¹⁵ H. de Lubac, *Mél. Cavallera*, p. 356.

morale) tend vers une plénitude : **le Royaume**. C'est de cet accomplissement espéré que, selon les Pères de l'Eglise, nous parle **le sens anagogique**. Aujourd'hui pour désigner ces réalités ultimes, on parle parfois d'eschatologie ou de la fin des temps. Ici encore, peu importe le terme « sens anagogique ». Il demeure vrai que notre lecture de l'Ecriture doit être constamment polarisée et habitée par la plénitude du Royaume vers laquelle nous tendons. C'est vers la pleine stature du Corps du Christ que notre lecture doit nous conduire avec sérénité et confiance. Notre patrie ne saurait être uniquement terrestre. Cette plénitude du Royaume, vers laquelle pointe le « sens anagogique » est alors sentie comme « le dernier temps du rythme unique dont l'histoire marquait le premier temps »¹⁶.

Ainsi quelles que soient les divisions proposées pour ce sens profond des textes bibliques, on doit toujours rejoindre l'essentiel. Au-delà de la lettre, le respect de l'Ecriture nous conduit vers ce centre profond : « **Le Mystère du Christ**, préfiguré ou rendu présent dans les faits, intériorisés dans l'âme individuelle, consommé dans la gloire »¹⁷. C'est ce mystère du Christ qui est vécu au cœur de l'Eglise et lu dans chaque page de l'Ecriture.

2.3. Une lecture fructueuse exige enfin le respect de **notre vocation libre**. Avec sa singularité, son mystère et ses dépassements successifs. Avec son dynamisme d'imitation et de conformité croissante avec le Christ.

Alors les corrélations entre le texte distant et notre présent peuvent être établies. Lue dans le respect des trois réalités que nous avons évoquées (l'Eglise, Corps du Christ, l'Ecriture et notre vocation) la Bible nous conduit à la contemplation et à la diaconie¹⁸. Chaque plongée dans l'Ecriture nous dévoilant un aspect de la présence du Dieu Saint et de son dessein de salut (savouré par la contemplation) tout en nous conviant à y prendre part activement (par la diaconie fraternelle).

¹⁶ H. de Lubac, art. cit., p. 357.

¹⁷ H. de Lubac, art. cit., p. 357.

¹⁸ Nous empruntons ces deux termes de « contemplation » et de « diaconie » à H. Zahrt, cité par F. Brossier, *o. c.*, p. 148 : « Un récit est parvenu à son but s'il entraîne les auditeurs dans l'événement raconté et en fait des participants et des actants. Quand cela réussit, le récit conduit à une double conclusion: à la " contemplation " et à l'" opération ", à la " liturgie " et à la " diaconie " ».

V. Conclusions

Oui, nous nous permettons de l'affirmer fortement : à une génération en quête de sens, la Bible peut fournir la parole de référence, la norme fécondante qui permet de vivre dans la sérénité, dans la lumière du Dieu Vivant. Qui permet, de façon libre et créatrice, de **parler**, de donner sens et dynamisme à nos vies.

Oui, la Bible est pour tous. Pour tous ceux qui sont animés du triple amour ou respect dont nous avons parlé. Pour tous ceux qui ont de la patience et qui acceptent de lire et de relire la Bible dans un esprit de **foi** (qui, selon la théologie du Nouveau Testament et de saint Paul en particulier, nous ouvre à l'ampleur du mystère du Christ), dans un esprit de **charité** (n'est-ce pas le sens moral reconnu par les Pères ?) et dans un esprit **d'espérance**, nous permettant d'attendre en toute sérénité les biens que Dieu nous réserve.

Oui, il est important que, dans le peuple de Dieu, il y ait **des serviteurs ou missionnaires de la Parole**. Que par leur sainteté, leur science et leur apostolat ils aident leurs frères et sœurs à mieux découvrir la richesse de leur vocation personnelle, leur élection à la Gloire.

Grégoire Rouiller